

**JANET  
SKESLIEN CHARLES**  
**Les Fiancées  
d'Odessa**



LIANA LEVI

Depuis six mois, trois semaines et deux jours, Mr Harmon me rendait folle. Du lundi au vendredi, de neuf heures à cinq heures. Pendant que j'allais chercher le café du matin, il me chronométrait. Mon meilleur temps: cinquante-six secondes. Accompli tout récemment. Plus mauvais score: sept minutes et quarante-huit secondes. J'avais dû préparer le café moi-même, mais il était persuadé que je m'étais arrêtée pour flirter avec un agent de sécurité. Peut-être, mais je n'avais pas cessé de surveiller la cafetière. Je gardais toujours un œil sur mon travail et l'autre sur Mr Harmon. Quand il ne venait pas m'espionner, il écoutait mes conversations téléphoniques. Quand il ne venait pas regarder par-dessus mon épaule (et dans mon décolleté), il s'asseyait à son bureau et élaborait des stratagèmes pour me mettre le grappin dessus. Mais jusqu'à présent, j'avais toujours été plus rapide.

Ces désagréments n'étaient rien comparés à sa dernière manœuvre. Un mois plus tôt, il avait enfin consenti à m'installer une connexion Internet. En réalité, il s'était plié aux exigences du siège social de Haïfa. J'avais envie depuis longtemps d'avoir Internet, même si je ne savais pas exactement ce que c'était, mais Mr Harmon avait toujours trouvé le moyen d'empêcher ma connexion. Ce jour-là, la nouvelle m'avait apporté une lueur d'espoir. J'allais peut-être enfin être reliée au monde. Le troisième technicien que j'avais engagé entra dans le bureau. Il portait la tenue en vogue en Ukraine vers 1996: un jean parfaitement repassé qui lui remontait au-dessus du nombril et une veste en cuir marron. Il me salua avec le sourire évident de

l'homme qui vit encore chez sa mère. Il s'assit un peu plus près de moi que nécessaire et m'expliqua comment me connecter. Je décalai légèrement ma chaise pour éviter de contrarier Mr Harmon qui à coup sûr nous épiait, car je voyais régulièrement apparaître des pans de sa veste noire dans l'entrebâillement de la porte de son bureau.

– Daria, ici tout de suiiiiite ! bêla-t-il.

Le technicien haussa les sourcils ; je levai les yeux au ciel et je lui demandai de m'excuser un instant.

– Cet homme est en train de vous faire du gringue, décréta Mr Harmon.

C'était exact. Mais à Odessa, tout le monde plaisantait et flirtait avec tout le monde. C'était dans la culture. Même si j'avais été une vieille peau aux yeux globuleux et au crâne dégarni, le technicien m'aurait lancé des clins d'œil en me racontant des blagues. « Savez-vous comment les abeilles communiquent entre elles ? Par e-miel ! » Et il aurait aussi tapoté le dessus de l'écran d'ordinateur comme le crâne d'un enfant indiscipliné en disant : « Faites attention. Les ordinateurs font de plus grosses bêtises plus vite que n'importe quelle invention, à l'exception peut-être de la Kalachnikov et de la vodka. »

– Il fait seulement son travail, dis-je en pointant du doigt le technicien qui composait le code d'accès pour la dixième fois.

En Ukraine, tout prenait du temps. Et tout avait un prix. Si Mr Harmon ne décidait pas encore une fois de renvoyer l'installateur, notre bureau ferait partie des premiers d'Odessa à être relié à Internet.

– Il ne me plaît pas, décida Mr Harmon.

– Peu importe qu'il vous plaise ou non. Dans vingt minutes, il aura fini et nous ne le reverrons plus jamais.

– Renvoyez-le. Et surtout, ne le payez pas ! Il n'a pas fait son travail.

– Je vous en prie, ne m'obligez pas à renvoyer encore un technicien, chuchotai-je.

– Ne discutez pas, Daria.

Rougissante, je retournai à mon bureau.

– Je suis désolée, annonçai-je en russe. Vous devez partir. Le technicien prit un air contrarié.

– Le vieux est jaloux, c'est ça?

J'acquiesçai. Obéir aux désirs capricieux des étrangers était douloureux. Ils avaient le pouvoir; il nous restait le désespoir.

– J'ai mis plus d'une heure à venir jusqu'ici, ajouta-t-il. Vous comprenez, j'ai besoin de ce boulot. Pour ma mère... pour ses médicaments...

– Je comprends. Je suis désolée.

– Qu'est-ce que c'est que ces messes basses, là-bas? hurla Mr Harmon. Parlez en anglais!

Je cherchai de l'argent dans mon sac et tendis à l'homme quelques billets. Il refusa de les prendre et, retrouvant sa fierté ukrainienne, m'invita à boire un verre. Nous savions garder la face. Sentant le regard perçant de Mr Harmon planté entre mes omoplates, je secouai la tête:

– Partez. Avant qu'il n'appelle la sécurité.

Ce n'était pas la première fois que Mr Harmon renvoyait un homme parce qu'il m'avait adressé la parole. J'avais essayé d'engager une technicienne, mais je n'en avais pas trouvé. J'avais cherché ensuite un vieil homme inoffensif, mais à Odessa, seuls les jeunes s'y connaissaient en informatique. À chaque fois que j'embauchais quelqu'un, Mr Harmon venait rôder autour de mon bureau, reniflait et grognait comme un bulldog devant le mâle séduisant, mais éjectable, et s'assurait que son rival ne convoitait pas trop son os, c'est-à-dire moi. La seule présence masculine qu'il était forcé de tolérer était celle de Vladimir Stanislavski, dont la carrure l'empêchait d'ouvrir la bouche. Il savait bien que le dernier qui avait osé tenir tête au gangster avait été expédié aux urgences d'un hôpital de Vienne.

Je soupirai. Je craignais de ne jamais obtenir d'accès à Internet.

J'avais passé plusieurs entretiens d'embauche, mais aucun employeur ne m'avait offert un salaire aussi élevé

que celui que proposait la compagnie israélienne de fret maritime : trois cents dollars par mois, alors que le salaire moyen s'élevait à seulement trente dollars.

Le jour de l'entretien, j'avais pourtant trouvé Mr Harmon assez beau. Différent des autres. Plus sophistiqué. Sur ses tempes, quelques mèches de cheveux argentés lui donnaient l'air professoral. Il portait un costume parfaitement coupé. Il était plus petit que moi, mais la plupart des gens l'étaient. Il avait une moustache et un léger embonpoint, mais quand un sourire éclairait son visage, je ne lui aurais guère donné plus que mon âge, même si je me doutais bien qu'étant directeur, il ne devait pas être loin de la quarantaine. Il m'avait paru indéniablement plus intéressant que n'importe quel patron ukrainien. Il avait voyagé. Il parlait anglais et hébreu couramment. Ses doigts étaient longs et élégants, sa dentition parfaite, son odeur celle d'une prairie fraîche et propre. Et, surtout, il était étranger.

Pendant qu'il me décrivait le poste, j'avais caressé discrètement le cuir de mon fauteuil et admiré le décor de la salle de conférences : peinture satinée, éclairage brillant, téléphone sans fil aux formes épurées. J'avais eu l'impression de quitter l'ex-Union soviétique morne et grise pour atterrir en plein Wall Street. Mr Harmon me dévisageait et paraissait savourer chacune de mes paroles. Il m'avait même proposé de déjeuner avec lui sur-le-champ, dans la salle de conférences. Une femme d'une cinquantaine d'années était entrée précipitamment dans la pièce et avait dressé un repas délicieux sur une nappe blanche. Je n'avais encore jamais mangé de fromage français. Le brie fondait dans la bouche. Et le vin ! Une fois la première bouteille vidée, je l'avais attrapée pour la poser par terre, car une bouteille vide sur la table porte malheur. Tandis qu'il débouchait la deuxième, je m'étais aperçue qu'il retirait un vrai bouchon de liège et non un simple capuchon en plastique comme sur nos bouteilles. J'avais trouvé tous les plats délicieux, mais l'houmous avait été pour moi une révélation. J'avais adoré son goût de soleil doré, chaud et

léger. Les yeux fermés, je l'avais laissé couler dans le fond de ma gorge.

– C'est l'huile d'olive, avait-il dit en me regardant manger. On ne trouve pas ce genre de produit à Odessa, j'imagine. Toute cette nourriture arrive ici par bateau. Si vous travailliez pour nous, vous mangeriez comme ça tous les jours.

Afin de réprimer mon sourire, je m'étais caressé le menton en faisant mine de réfléchir à la proposition. Si ma grand-mère Boba m'avait vue, elle aurait saisi ma main pour la reposer sur mes genoux.

– Nous avons des filiales dans le monde entier, avait-il poursuivi. En Allemagne, aux États-Unis. Une fille aussi intelligente que vous ne peut pas passer toute sa vie dans le même bureau...

Les États-Unis! Je ne pouvais pas y croire. J'avais immédiatement remis la main devant ma bouche pour masquer mon sourire.

– Parler anglais toute la journée... C'est mon rêve.

– Votre anglais est impeccable. Vous avez fait vos études en Angleterre?

J'avais fait non de la tête. Dans ce pays, personne n'allait nulle part. Il n'était pas au courant? Tout ce que nous savions, nous l'avions appris sur place. Il ne pouvait pas imaginer le supplice qu'avait été pour nous les cours de Maria Pavlovna, une enseignante sévère qui rassemblait ses cheveux gris et fins dans un chignon très serré qui étirait ses yeux de mouche et ses lèvres minces. C'était, à ma connaissance, la seule femme d'Odessa qui ne souriait ni ne plaisantait jamais. Mais elle nous avait tout appris. Elle savait mater les garçons les plus durs et les plus récalcitrants de la classe. Elle nous faisait apprendre par cœur des textes que nous devons réciter devant tout le monde. À la moindre erreur, elle donnait un grand coup de règle en bois sur le bureau. Nous redoutions que notre langue fourche encore et que le coup ne retombe cette fois sur l'arrière de nos cuisses. Elle passait en boucle des cassettes de prononciation. *Though* (prononcer [ðəʊ]). *Thought* (prononcer [θɔ:t]).

*Bough* (prononcer [baʊ]). *Bought* (prononcer [bɔ:t]). Un jour où je n'avais pas prononcé correctement le son [aʊ], elle m'avait pincé les joues et tiré les lèvres en avant jusqu'à ce que ma diction lui convienne.

Elle posait un métronome sur son bureau et nous faisait réciter les verbes irréguliers en suivant la cadence qu'elle augmentait tous les jours. Tic-tac, tic-tac. Tic-tac-tic-tac. Tac-tac-tac-tac. *Arise-arose-arisen*: se lever; *begin-began-begun*: commencer; *break-broke-broken*: casser; et puis *burst-burst-burst*: éclater et *cut-cut-cut*: couper (nos préférés parce qu'ils restaient pareils) et *eat-ate-eaten*: manger; *fight-fought-fought*: se battre; *get-got-gotten*: obtenir, et cætera, et cætera, et cætera. Des années plus tard, le tic-tac des horloges provoquait encore chez moi une angoisse insupportable et quand j'étais stressée, je ne pouvais pas m'empêcher de réciter dans ma tête la liste des cent verbes irréguliers de Maria Pavlovna.

*Drink-drank-drunk*: boire. Mes pensées avaient commencé à tourbillonner, alors j'avais décidé de poser mon verre.

– Je ne suis jamais allée à l'étranger, avais-je expliqué. Mais j'ai eu des professeurs exigeants.

Il avait froncé les sourcils, ce qui m'avait laissée penser que lui aussi avait dû fréquenter des établissements où la discipline était sévère.

– Les autres candidates que j'ai interviewées arrivaient à peine à dire « hello ».

J'avais entraperçu la fille qu'il avait reçue avant moi. Où l'avait-il pêchée? Au bar du casino?

La femme était revenue nous apporter deux expressos. J'avais respiré la fumée qui s'élevait en volutes de la tasse de porcelaine blanche. J'étais déjà rassasiée, mais l'odeur enivrante, puissante et irrésistible, m'avait mis l'eau à la bouche. Mr Harmon m'avait tendu un carré de chocolat noir. Je l'avais saisi délicatement. Il était évidemment possible de trouver tous ces produits de luxe à Odessa, Mr Harmon avait tort de dire qu'on ne pouvait pas s'en procurer. Le problème était que les gens comme moi, soit quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population, n'avaient

pas les moyens de se les offrir. J'avais prié pour qu'il ne me vît pas glisser le carré de chocolat dans mon sac afin de le partager plus tard avec Boba.

– Avez-vous déjà bu du champagne, ma petite ?

J'avais fait non de la tête. Il avait claqué des doigts ; la femme était réapparue et il lui avait demandé de nous apporter une bouteille. J'étais sciée. Quand Olga et Boba apprendraient que j'avais bu du champagne, du vrai champagne ! De France ! Dans ma famille, on buvait du *champanskoye* une fois par an, au nouvel an. *Une goutte de champanskoye, c'est une goutte de bonheur dans la vie*, disait-on à Odessa. Celui qui ne buvait pas son *champanskoye* le 31 décembre passait une année catastrophique, c'était bien connu. Il suffisait de poser la question à Boba. Chez nous, la seule fois où nous n'avions pas bu le *champanskoye* au nouvel an, l'année d'après, ma mère était morte.

Il m'avait servi le champagne. Les bulles brillaient comme de minuscules *brillianti*. Comme des diamants.

Nous avons trinqué, puis il avait levé son verre en disant :

– À notre fructueuse collaboration.

Insinuai-til que j'étais embauchée ?

Il m'avait regardée avaler ma première gorgée de champagne. Je l'avais trouvée amère. J'avais eu envie de tousser, mais je m'étais retenue. Il m'avait tendu la main et je l'avais prise dans la mienne, convaincue que notre rencontre était prédestinée, sûre qu'après tant de combats et de défaites, la vie allait enfin me sourire. Il m'avait alors fait un clin d'œil avant d'ajouter :

– Bien sûr, coucher avec moi reste l'aspect le plus agréable du travail.

J'avais brusquement retiré ma main. Il avait prononcé sa remarque sur le ton de la plaisanterie, mais je savais qu'il était sérieux. Soudain, j'avais eu l'impression d'avoir devant moi un morse moulé dans une veste Versace gris souris – il n'avait pas pu s'empêcher de mentionner la marque. Les mèches argentées de ses tempes étaient devenues des traînées grises et sales. Il n'était pas différent des autres ; il



avait seulement les dents plus blanches et un parfum plus délicat. Nous nous étions regardés un long moment. Seul le tic-tac de l'horloge venait briser le silence du bureau. *Weep-wept-wept*: pleurer. *Win-won-won*: gagner. *Withdraw-withdrew-withdrawn*: retirer. Stop! J'avais secoué la tête. Réfléchis! En plus de lui faire le café et de lui traduire des documents, étais-je capable de coucher avec lui? Étais-je prête à faire la chose pour obtenir le poste? En tant que végétarienne, l'image de ses doigts en forme de saucisses posés sur moi me donnait des frissons. Derrière ses verres teintés, je sentais ses yeux noirs de désir qui m'observaient, suspendus à ma réponse.

Il arrivait d'Israël et avait pris l'habitude d'être traité comme un prince. De nombreux Occidentaux venaient s'installer dans les pays de l'ex-URSS parce qu'ils s'y sentaient importants. (Pour les gens d'Odessa, tous les pays compris entre Tel-Aviv et Tokyo appartenaient à l'Occident: notre cartographie du monde ne dépendait pas tant des coordonnées géographiques que du niveau de richesse.) Chez eux, personne ne les remarquait et financièrement, ils s'en sortaient à peine. Ici, ils faisaient partie des privilégiés, avec leurs grands appartements, leurs cuisiniers, leurs femmes de ménage et toutes sortes d'autres femmes à leur service.

J'avais songé à mes amies. À Olga qui vivait avec ses trois enfants sans mari, sans travail et sans argent. À Valeria, une enseignante qui travaillait tous les jours sans recevoir aucun salaire, comme la plupart des fonctionnaires. À Maria, diplômée d'un conservatoire, récemment engagée comme serveuse dans un bar où on la forçait à porter une jupe scandaleusement courte. J'avais pensé aux dizaines, aux centaines de filles comme elles. Je ne voulais pas me retrouver dans leur situation, sans alternative et sans argent. Maria avait beau posséder une voix magnifique, elle était maltraitée par son patron et par les clients du bar. Au moins si j'acceptais ce poste, je n'aurais à subir les avances que d'un seul homme.

J'étais sortie de l'université six mois plus tôt et n'avais toujours pas trouvé de poste à plein temps. En plus des

miens, je devais subvenir aux besoins de Boba, qui s'était occupée de moi depuis mes dix ans. Nous vivions dans la misère: la retraite de Boba ne nous apportait que vingt dollars par mois. (L'Ukraine était devenue indépendante en 1991. Cinq ans plus tard, notre monnaie était toujours instable, alors nous payions tout en dollars.) La proposition de Mr Harmon n'avait rien de surprenant. Il n'était pas le premier. Je ne m'attendais simplement pas à un tel comportement de la part d'un Occidental. Boba avait peut-être raison. Nous étions peut-être maudites. J'avais regardé Mr Harmon une dernière fois.

Les échecs. Ce n'est pas par hasard que l'ex-URSS abrite plus de champions que n'importe quelle autre région du monde. Le bon joueur allie stratégie, persévérance, vivacité et une anticipation plus grande que celle de son adversaire. Il a l'instinct du tueur et prend plaisir à achever ses victimes une par une. Aux échecs, c'est chacun pour soi. Il faut savoir à la fois construire les pièges et les éviter. Une des clefs de la victoire est la force mentale. Et l'esprit de sacrifice. À Odessa, la vie ressemblait à une partie d'échecs. Attaques. Ripostes. Feintes. Lire dans le jeu de son adversaire et garder toujours un coup d'avance sur lui.

J'acceptai le poste.